

**Crimes &
Galurin**

Les dossiers de
Gustave Laffanaire

Avertissement

Dans ce livre, vous entrez dans la tête de Gustave Laffaire. Il vous raconte son histoire, ce qui entraîne une prose différente de ce que l'on peut trouver dans les livres. C'est une prose « parlée », avec des jurons, des exclamations, des répétitions, des digressions, des discussions sans queue ni tête, des réflexions, des phrases grammaticalement à revoir et un vocabulaire pas toujours très riche. À titre d'exemple, pas de prunelles, pas d'iris, on dit yeux parce que qui dit prunelles dans le langage courant ?

Vous y trouverez aussi quantité de mots d'argots, pas toujours parisien, pas toujours du Nord, pas toujours du Sud et certaines utilisations de ces mots pourraient vous faire tiquer. Il y a aussi des mots nouveaux, issus de la technologie propre à l'univers dans lequel vous allez plonger. Dans la mesure du possible, ces mots ont fait l'objet d'un lexique en début d'ouvrage. Alors, si vous n'aimez que la belle prose, travaillée, exempte d'erreurs et que vous ne supportez pas le langage parlé, passez votre chemin. Promis, je ne vous en voudrais pas.

Lexique

Les définitions sont en partie tirées de cnrtl.com et en partie de l'imagination de l'auteur.

Aquamobile : véhicule à moteur fonctionnant à l'eau.

Emmouscailler : ennuyer, embêter.

Gazetiers : journalistes, dans un sens péjoratif.

Graphophone : ancien phonographe à cylindre (un phonographe est un appareil qui enregistre et reproduit les sons et les voix par un procédé purement mécanique).

Gramophone : phonographe à disques, enregistrant et répétant la parole.

Hirondelles : agents de police (cyclistes).

Lacertiens : famille de reptiles de la classe des lépidosauriens, comprenant les lézards, les geckos et les caméléons.

Marner : travailler durement.

Pet-en-l'air : veste s'arrêtant en bas des reins.

Pneumatique : correspondance rapide expédiée d'un service à un autre dans des cartouches propulsées par air comprimé à l'intérieur de canalisations.

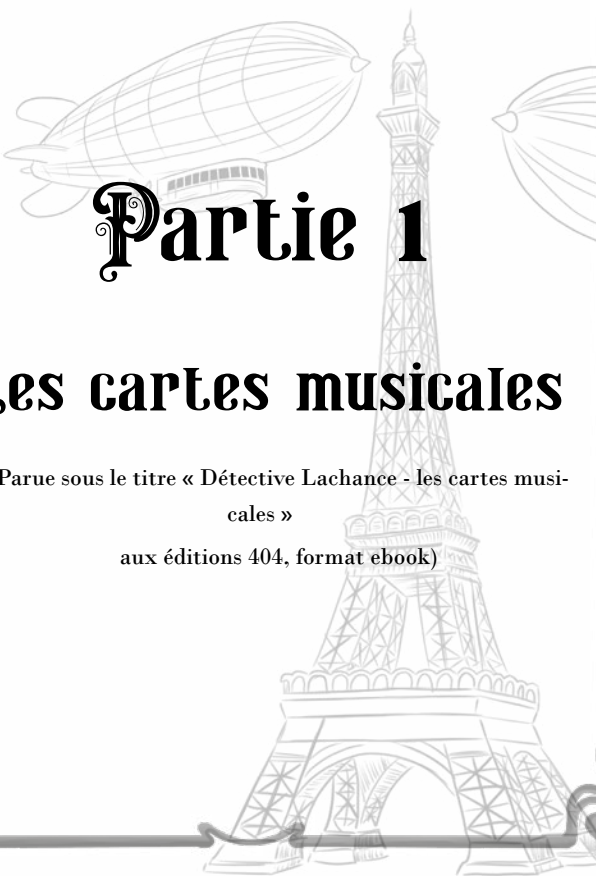
Réticule : petit sac à main.

Sauriens : sous-ordre de reptiles, de l'ordre des saurophidiens, au corps recouvert d'écailles imbriquées, dotés le plus souvent de quatre membres ou ayant l'aspect d'un serpent.

Sémaphore : signal d'arrêt à signalisation lumineuse (feu rouge).

Tripode : véhicule à moteur à trois roues.

Trouilloter : sentir une odeur désagréable.

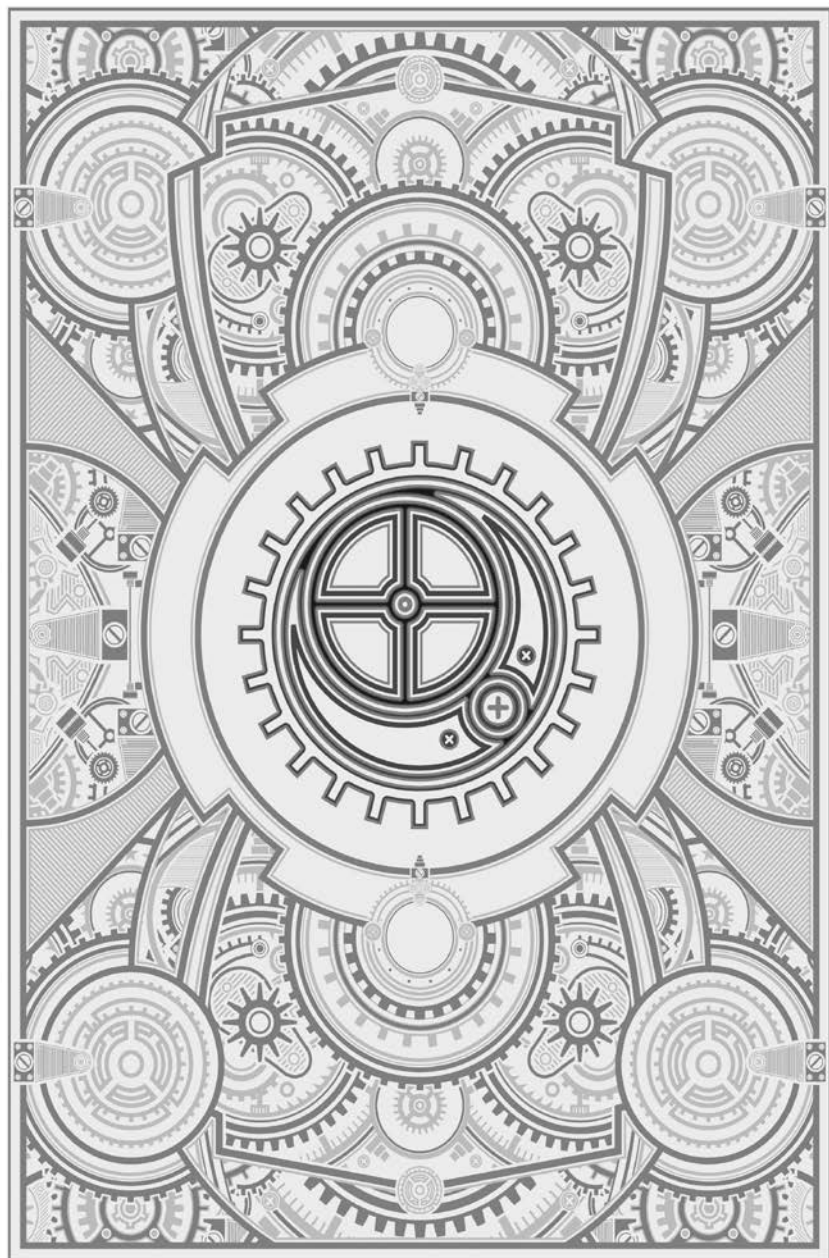


Partie 1

Les cartes musicales

(Parue sous le titre « Détective Lachance - les cartes musicales »

aux éditions 404, format ebook)



Chapitre 1

Je termine mon verre de whisky. Un bon vieux J tord-boyaux à l'ancienne. On voit que le patron ne prête pas attention à sa marchandise. C'est frelaté et parfaitement dégueulasse. Si je bossais à la brigade des débits de boisson, je pourrais lui ficher une contravention, peut-être même l'envoyer croupir dans les souterrains. Mais bon, je suis à la criminelle et c'est le seul bar qui m'accepte encore.

L'envie de pisser tiraille ma vessie. Je remets mon galurin et traverse la pièce, nimbée dans la lumière des ampoules électriques grésillantes. Elles sont nouvelles. Le patron s'est enfin décidé à investir dans une centrale à vapeur pour éclairer sa salle. Ça devait être le dernier endroit à employer les lampes à huile. Je dois admettre que je regrette un peu. Avant ça sentait le pétrole, maintenant ça pue la sueur.

Je jette un vague coup d'œil à la femme en corset rouge et robe remontée au niveau des hanches qui chante sur scène. Elle est plutôt belle et a une voix bien timbrée. Pas sûr qu'elle fasse carrière autrement que dans une revue de bas étage, mais c'est déjà ça. Les musiciens devraient plus se concentrer, par contre. Le violoncelliste et le trompettiste sont plus obnubilés par son cul que par la mesure. Je peux pas leur en vouloir.



Je m'avance dans les toilettes et récupère la bougie à destination des usagers. Ah oui, le taulier n'allait quand même pas investir dans les ampoules au point d'en équiper les chiottes. On n'a pas besoin de lumière pour chier.

Un certain pragmatisme.

Mais je refuse de penser que de nombreuses mains ont touché cette bougie et surtout que peu d'hommes se les lavent après avoir pissé. Enfin, c'est l'ambiance générale de toute manière.

Alors que je suis en train d'essayer de viser l'urinoir tout en tenant ma chandelle, j'entends un bruit de cavalcade. Je jure intérieurement. Ils pourraient attendre pour s'amuser. Je tente d'accélérer, mais j'ai bu de la bière avant de passer au whisky. Je dois avoir deux à trois litres à évacuer. C'est bien ma veine.

Le son se rapproche et la porte des chiottes s'ouvre soudain. Ah, finalement, ça arrive vers moi. On ne peut plus être tranquille ! Je me tourne pour voir l'importun. Un gobelin ou un troll, on dirait. Ou bien un croisé. Il me percute avant de continuer à courir. Ma main glisse, la bougie s'éteint, je me retrouve le nez contre l'urinoir, dans la pisse.

Pétard, je vais me le faire !

Il bondit sur la fenêtre, qu'il essaie d'ouvrir. Alors là, mon petit père, tu vas voir. Je me relève aussi vite que me le permet ma bedaine et parviens à le choper tandis qu'il saute par l'ouverture. Il arrive à s'échapper, mais

j'ai récupéré sa veste.

Je me rhabille promptement, histoire de ne pas sortir le sifflet à l'air et le pantalon tombé sur les chevilles. Je croise le patron du bar dans le petit couloir.

– Z'avez pas vu un troll ? demande-t-il avec son accent breton.

– Si fait. Il m'a obligé à me pisser dessus, je vais le rattraper et lui frictionner les oreilles. J'ai sa jaquette, il perd rien pour attendre, lancé-je en continuant ma route.

Je sors de l'estaminet et rejoins la ruelle sur laquelle donne la fenêtre des chiottes. La lune est pleine et les réverbères sont allumés. Malgré tout, avec le brouillard j'y vois pas à cinq mètres. Cette ordure va m'échapper. Je me plante sous un bec de gaz et essaie de trouver un indice dans la veste. Y a rien de significatif. Une carte de métropolitain, une photo de deux gobelins devant un dirigeable, la clef cuivrée d'un appartement, celle d'un motocycle et puis autre chose... Je sors un petit coffre en cuivre et laiton avec une gravure.

Une gravure qui ne m'est pas inconnue.

Un A et un C entrelacés.

Aberlene et Crevol. Les deux noms de famille de la femme assassinée dans le quartier du Marais. Chargé de l'enquête, j'avais aucune piste jusqu'ici. Rien du tout. À part un étui porté disparu signalé par le mari. Qui correspond en tout point à la description de celui que

j'ai entre les mains.

Selon l'époux, il contient les cheveux de leur enfant mort-né. Sa femme le portait tout le temps sur elle. Je trouve ça dérangeant et malsain. Tu m'étonnes qu'ils n'aient pas fait d'autres gamins après ça. Faut se remettre en selle après un truc pareil. J'ouvre l'étui et vois une mèche de cheveux noirs.

Bon, OK, c'est bien ça. Donc le gobelin qui m'a poussé dans les urinoirs est relié au meurtre de cette nana. Recel ou autre, à moins qu'il ne soit l'assassin.

Encore une raison pour la commissaire de me surnommer La Chance. J'aimerais que, pour une fois dans ma vie, ça ne m'arrive pas. Bon, cela dit, j'ai retrouvé l'étui, mais perdu son propriétaire. Il va falloir que je retourne au poste pour faire une recherche sur la photo et les clefs. Si je parviens à repérer l'appartement, je devrais pouvoir remonter jusqu'au locataire.

Pff, va falloir que j'appelle un taxi-cab. Ou alors une hippomobile. C'est moins coûteux.

Je m'apprête à regagner le grand boulevard quand on me percute de nouveau. C'est ma journée. Je tombe le nez dans la boue, entraînant mon agresseur. À la lumière tremblotante, je constate que c'est le gobelin de tout à l'heure. Enfin le troll. Enfin le mélange des deux.

— T'as une sale tronche, toi, lancé-je. Et vraiment pas de veine.

— Fous-moi la paix, gras du bide. Vieux décati.



Gras du bide ? Bon, d'accord, j'ai de la brioche... trop de bière, pas assez d'exercice. Mais vieux décati ? Alors là, non. Je ne vais pas me faire insulter par une raclure pareille.

— Le vieux décati va t'emmener au poste pour outrage à officier de police, assuré-je en me relevant.

Je le redresse sans ménagement et le bloque contre le mur avant de sortir mes fers pour les lui passer. Il gigote.

— Je sais, tu n'aimes pas le fer. J'en ai rien à carrer. Tu les supporteras.

— T'as pas le droit de m'arrêter ainsi ! C'est un délit de faciès ! Je vais appeler mon avocat.

Mais il me tutoie, cet énergomène ! Je le secoue un peu plus pour la forme.

— Tu peux toujours, assuré-je en le faisant avancer jusqu'au bar. De toute manière, tu vas en avoir besoin quand je te demanderai d'expliquer pourquoi tu es en possession de ceci.

J'exhibe l'étui devant sa tronche patibulaire. Le gobelin se renfrogne. Et voilà, que de la gueule.

— Ah, vous l'avez attrapé, constate le patron en nous voyant revenir.

— Il semblerait. Contactez la préfecture de police, qu'ils fassent radiner un panier à salade.

Il donne un ordre à son barman, un sang mêlé elfe-fée qui s'empare du téléphone et appelle l'opératrice.

Puis, il se tourne vers moi et un sourire fend sa figure de géant.

— Je savais que vous autoriser à venir ici finirait par me rapporter. On ne perd jamais à chouchouter un officier.

Je ne réponds pas. Il fait le fier alors qu'il me remémore toujours que j'ai une note longue comme le bras. Je crois que le temps est venu pour moi de changer de crèmerie. À moins que...

— Dans ce cas-là, faudrait prévoir d'annuler l'ardoise de l'officier en question.

Le patron cille. Ouais... définitivement, vaut mieux que je change de bar pour la prochaine fois.

— Ils disent qu'ils arrivent avec une hippomobile, annonce le barman.

J'acquiesce et balance le gobelin sur un siège. Je regarde le coffret, puis lui, et de nouveau l'objet.

— Alors, tu l'as dézinguée ?

— Je vois pas de quoi tu parles, lâche-t-il.

Je suis peut-être un enquêteur médiocre, mais je sais encore reconnaître quand on se fout de ma gueule.

— Dommage. Ça aurait pu arranger les choses si tu m'avais indiqué qui a tué l'épouse Crevol. J'aurais pu être magnanime, remarqué-je en allumant une cigarette avec mon Zippo. Maintenant, je vais croire que c'est toi qui l'as descendue.

Le gobelin écarquille les yeux. La panique s'engouffre dans son regard. J'espère qu'il va pas se pisser dessus.

— Je sais pas de quoi vous parlez, je vous jure.

Bon, au moins, il est passé au vouvoiement. Un peu de respect, ça fait pas de mal.

— Tant pis, soupiré-je. Si tu me disais où t'as trouvé ça...

Je le vois cogiter. Réfléchis plus vite. Je suis pas très patient. Et plus je vieillis, moins je le suis. Je vais bientôt lui dire que je vais atteindre mes soixante piges et que très franchement, je commence à m'impatienter et à ne pas pouvoir tenir debout très longtemps. Alors, du nerf. Mets-toi à table !

Je tape du poing sur le bar. La musique s'arrête et je croise le regard de la femme au corset rouge. Je secoue la tête et elle reprend son tour de chant.

— Allez, dépêche-toi de causer !

— Je sais pas quoi vous dire. Je l'ai trouvé, c'est tout.

— Un étui de cette qualité avec une mèche de cheveux ? Tu l'as trouvé ? Où ? Et tu comptais en faire quoi ?

— J'en sais rien.

— On peut pas dire que tu sois très intelligent toi, hein ?

Le gobelin me regarde comme si je l'avais insulté. Mais il ne m'a pas vraiment donné de raison de ne pas le

considérer comme le crétin qu'il est.

— Tu trouves un étui ouvragé avec une mèche de cheveux par hasard et tu le prends sans savoir quoi en faire... Tu l'as barboté où ?

S'il l'a récupéré sur le cadavre de Mme Crevol, je n'aurais pas plus de pistes qu'auparavant. Il ne répond rien et évite mon regard. Oh, je sens qu'il me cache quelque chose... Je vais lui tirer les vers du nez, ça va être douloureux.

— Tu sais que la préfecture a récemment demandé que les interrogatoires des suspects soient moins brutaux ? lancé-je sur le ton de la conversation. Au poste, on est surveillés quand on discute avec un criminel.

Il me jauge, pas très sûr de là où je veux en venir. Tu m'étonnes. Je me rapproche d'un mouvement brusque et le dévisage.

— Nous ne sommes pas au poste, rappelé-je.

Je n'aime pas la torture. Enfin, c'est un bien grand mot. Malmener un suspect, c'est normal. Si on souhaite qu'il parle, à un moment faut qu'il ait peur de nous. Déjà qu'on ne peut pas tuer sauf légitime défense...

Une lueur d'hésitation passe dans son regard et je durcis le mien.

— Ce n'est qu'un coffret, continué-je d'une voix douce. Tu vas pas te faire estropier pour ça.

Je sors un couteau de ma poche. Un petit couteau que j'utilise pour me tailler des allumettes. Il est bien

aiguisé.

— C'est bon, c'est bon, pas la peine d'en venir aux menaces, sourit-il, inquiet tout de même.

Non, mais il me fait du charme, en plus... Je fais la moue. Ça, c'est à moi de voir, mon pote.

— Je l'ai trouvé près de l'embarcadère des Tuileries.

À plusieurs kilomètres du corps. À l'embarcadère... l'assassin a pris le réseau fluvial ? Bateau vapeur ou vedette rapide ?

— Détective La Chance ?

Je me tourne pour découvrir l'importun qui m'appelle par mon surnom. Un argousin. Pétard, je n'ai pas envie de lui rappeler que ce n'est pas mon vrai nom. Depuis trente-six ans que je suis dans la police, on ne m'appelle plus que par ce sobriquet stupide, trouvé par mon équipière de l'époque, Adélaïde Marchal-Broquet, aujourd'hui ma commissaire.

— C'est moi. Vous avez amené le panier ?

Il acquiesce. Il doit être de la bourre¹. Il a quoi ? À peine vingt ans. Quelle jeunesse ! Pas encore mal aux articulations quand il pleut. J'embarque le gobelin et sors, suivi par le policier. Le fourgon est là, tout en zinc, son moteur à vapeur pétaradant. Un vieux modèle. Comme toute la préfecture. On vieillit sans rien changer. Plus de budget y paraît.

1 Être de la bourre signifie débiter.

Je fais grimper le gredin à l'arrière et ordonne au gamin de le surveiller pendant le trajet. Il a l'intention de protester, mais je plisse les yeux. Pas question que je monte dans la cage. Je suis pas payé pour sentir la raclure. Je sais parfaitement qu'on ne lave jamais les cellules. Ça doit empester comme pas possible. Déjà que je trouillote l'urine, pas envie d'avoir la gerbe.

Je m'installe donc sur le siège passager, en plein air, derrière la petite visière qui fait office de pare-brise. Tu parles comme c'est efficace. Le conducteur me gratifie d'un hochement de tête avant d'accélérer. Je retiens mon galurin de justesse alors qu'on commence à cahoter sur les pavés.

— À la préfecture ? demande le chauffeur.

Je lui lance un regard narquois. Tu comptes m'emmener où ? Au pont Royal ? Pour dézinguer le suspect et le jeter dans la Seine ? Il n'ajoute rien et s'insère dans la circulation, véritable congestion hétéroclite. Les motocycles, les vélocipèdes à vapeur et autres automobiles côtoient les hippomobiles, chevaux et sauriens montés. Notre guimbarde attire les regards ; je préfère les ignorer. On est en train de coller la honte à toute la police. Quand je pense qu'ils ont déjà fait l'aller ! Quel spectacle !

Je me concentre sur la foule. Des humains, des gobelins, des elfes, des fées, un troll... ils ont l'air pressés et font la tronche. Parisiens, va. Je dis ça, mais je tire la gueule aussi. Histoire d'être raccord avec l'ambiance.



Faut admettre qu'il pleut souvent et avec le brouillard... la faute aux engins à vapeur, c'est fou comme on y voyait plus clair y a vingt-cinq ans.

Le chauffeur beugle soudain et je reporte mon attention. On est stoppés à cause d'un géant qui livre des bouteilles de spiritueux. On doit se déporter. Le trafic... c'est un enfer. Encore un arrêt à cause d'un sémaphore. Un lacertien s'arrête juste à côté de moi, monté par un dandy qui se pavane. Je préfère encore l'ignorer. Même s'il ouvre sa gueule pleine de crocs et que son haleine fétide empeste. Faudrait interdire les sauriens montés dans les agglomérations. Des passants se font parfois bouffer une jambe parce que les imbéciles qui les chevauchent sont bien souvent des godelureaux qui n'arrivent pas à les maîtriser.

Par acquit de conscience, je scrute l'individu, histoire de savoir si je vais me faire dévorer le bras en prime. Il a pas l'air de contrôler grand-chose cet empaffé, à part son apparence avec son chapeau haut de forme brodé de cuivre, sa queue-de-pie impeccable, son jabot rouge et ses bottes en cuir de reptile. Je grimace. Mauvais choix quand on monte un lacertien.

On reprend la route et j'entends le type vociférer sur son animal qui refuse d'avancer. Un hurlement s'élève et des sifflets retentissent. Je ne me retourne pas. Je n'ai pas envie de voir à qui appartient ce que le saurien a mangé. Je préfère me concentrer sur la lune qui émerge entre les arbres. Je devine le dirigeable de la police noyé



entre les ballons publicitaires et journalistiques. Il y a vingt ans, il n'y avait que celui de la préfecture, surveillant les rues du ciel. À présent, tout le monde veut son propre engin. C'est moche.

J'essaie de méditer sur l'enquête et recolle les informations dont je dispose. Mme Crevol s'est fait tuer en plein Marais, probablement après ses emplettes ou pendant. Son sac était chargé de vêtements, de produits de beauté, mais pas de chaussures. Ce qui est curieux, les pépées comme elle achètent des habits et les souliers qui vont avec. Sans parler des réticules et des chapeaux. Définitivement, je suis persuadé qu'elle n'avait pas fini ses achats.

On a retrouvé son corps derrière la cathédrale Saint-Paul-Saint-Louis. Elle n'a pas dû souffrir. Être égorgée, ça prend quelques secondes, le cerveau a pas le temps de transmettre. Le légiste dit qu'il n'y a pas eu viol. Un soulagement pour le mari. Ça, c'est comique. Les maris sont satisfaits que leurs femmes mortes ne se soient pas fait violer avant. Il me semble que j'aurais préféré un viol à un meurtre, m'enfin... je suis pas marié, je dois rien y connaître.

On s'engouffre dans une rue et on parvient en vue de la préfecture. C'est un grand bâtiment un peu étrange avec une architecture hétéroclite. Une immense verrière centrale, un corps en pierre de taille blanche et un toit en ardoise, et quatre tours. La première est celle des prisons, austère, crénelée et rongée par une énorme plante

grimpanche. La deuxième, en bois et autres végétaux, a été conçue pour que les fonctionnaires non humains puissent se ressourcer. La troisième, entièrement en métal, est destinée à l'administration. Enfin, la dernière plonge ses pieds dans la Seine avec une gigantesque roue à aubes alimentant la machine à vapeur qui fournit l'énergie nécessaire à tout le bâtiment.

En arrivant, je décharge mon gobelin et pénètre sous la verrière centrale, soutenue par ses poutres métalliques. C'est une vaste pièce où tous les officiers de police ont leur bureau, en enfilade, sans séparation les uns des autres. Une grande estrade en bois trône au bout, deux escaliers centraux et imposants conduisent au bureau de la commissaire. Ceux des policiers sont au premier plan, puis, autour de l'estrade, on trouve ceux, cloisonnés, des détectives. Le bruit des machines à écrire retentit tandis que je traverse la salle avec mon gobelin. Il ne fait pas le fier, ce qui m'évite d'avoir à le maîtriser.

Je le colle à mon bureau, referme les fers sur les pieds de la table et suspends mon couvre-chef sur le portemanteau. Je me débarrasse de la veste, m'assieds face à ma mécanique et prends le formulaire B314 pour la déposition des témoins.

— Alors, allez, c'est parti pour les joyeusetés. Nom de famille, prénom, race, âge, demandé-je au gobelin.

Il lève les yeux au ciel. Je sais, mon garçon, ça va être long. Crois-moi, je préférerais être au pieu. Les vieux, ça doit se coucher à une heure raisonnable. Mais on ne fait



pas toujours ce qu'on veut dans la vie. En plus, après y aura ce formulaire, y aura le A312 pour la déposition des suspects. Un exemplaire pour chaque acte et pour toi il y a agression sur un dépositaire de l'autorité publique, tentative de vol dans un bar et délit de fuite.

On va y passer la nuit.

Chapitre 2

Je grogne en me retournant dans mon lit. J'entends un miaulement indigné. Puis un autre. On me pousse sur le côté. Un ronronnement retentit près de mon oreille. Une patte se presse sur mes paupières. Je grogne de nouveau. Peuvent pas me laisser dormir ?

J'ouvre les yeux. Le jour est à peine levé. Des coups sont frappés à ma porte. Ah, c'est pour ça que je me suis réveillé. Je soupire. Ça a l'air urgent. Ouais ben ils attendront. Je suis permis d'arthrose, je mets trois plombes à me déplier. J'ai pas encore besoin d'un treuil, mais presque. En plus, je me suis couché y a quoi, une heure ? Sale temps pour les vioques.

Je caresse gentiment Minette, m'excuse auprès de Mimine de l'avoir dérangée en bougeant, pousse Minou doucement (il est vieux comme moi, je suis délicat même si lui ne l'est pas pour moi) et me lève enfin. J'enfile ma robe de chambre en éternuant. On se caille ici. Il aurait fallu que j'allume le poêle à bois en arrivant, mais j'ai eu la flemme.

On frappe de nouveau à la porte. Oui, oui j'arrive. Permettez deux secondes que je me déplie. Miaou fonce dans mes pieds et je me rattrape de justesse pour ne pas ramasser une gamelle. Toujours dans les pattes, celui-là. Et le voici qui commence à miauler pour avoir sa



bouffe. Je bougonne encore un peu puis parviens enfin à la porte. Les coups redoublent.

— Hé ho, ça va peut-être aller, lancé-je en ouvrant.

Je tombe sur deux hirondelles, un homme et une femme qui me saluent rapidement. Ils sont en sueur d'avoir pédalé jusque chez moi. Devait y avoir urgence. Bon sang de bois, que se passe-t-il encore ?

— Détective La Chance ? C'est la commissaire Marchal-Broquet qui nous envoie. Au sujet d'une affaire. Il y a eu un meurtre du côté des Tuileries.

Je fronce les sourcils. Justement là où l'autre gobelin a récupéré le coffret de la première victime.

— La scientifique est sur le coup ? demandé-je en ôtant ma robe de chambre et en prenant mes habits dans le salon.

La femme a une mine étonnée, mais se retient de détourner le regard. Heureusement, parce que si elle ne peut pas souffrir de voir un vieux en train de s'habiller, elle ne pourra pas supporter les clochards et autres poivrots dont les doux habitants de Paris se plaignent à longueur de journée, nécessitant l'envoi de la police à vélodrome.

— Je crois, répond l'homme, balbutiant.

Je le foudroie du regard. Bon, ce n'est peut-être pas sa faute, il n'avait peut-être pas toutes les infos quand on lui a ordonné de pédaler jusqu'ici, mais si ça peut m'éviter un détour inutile.

— Je dois me rendre aux Tuileries ou directement à

la préfectance ?

Ils se regardent puis haussent les épaules. Je soupire et prends mon galurin avant de sortir, verrouillant ma porte.

— Faudrait se renseigner avant de venir réveiller quelqu'un, bougonné-je en descendant les marches.

— Sans vouloir vous manquer de respect, faudrait installer le téléphone quand on est policier, rétorque la femme.

J'écarquille les yeux. Sérieusement ? Hors de question que j'installe ce truc chez moi. Déjà parce que si Adélaïde n'avait pas insisté, y a belle lurette que je serais plus dans ce métier, je vais pas payer pour un machin qui me servira que pour un boulot que je pourrais quitter à tout instant. Ensuite, je trouve pas ça normal d'entendre la voix de gens qui ne sont pas là. Ça me dérange, c'est métallique, désincarné et j'ai l'impression d'écouter un graphophone.

Je ne réponds rien puis récupère mon aquamobile, un tripode arrangé, alors que les deux hirondelles enfourchent leurs vélos et partent sans demander leur reste. Je les regarde, leurs capes noires virevoltant derrière eux. Je m'installe dans mon engin, prends le bidon d'eau et le verse à l'intérieur du réservoir puis enclenche le moteur. Je vérifie la pression des trois roues, arrange la petite bâche comme le crachin commence à tomber, puis démarre.



Je m'insère dans la circulation et arrive aux Tuileries quelques minutes après. La pluie tombe carrément à présent, mais je ne peux pas louper l'endroit où ils ont trouvé le corps. Ils ont installé une grande tente de police pour préserver les preuves. Je me dépêche, montre ma carte au factionnaire puis pénètre sur la scène de crime.

La foule se presse aux abords des jardins. Les lampes tournantes, le dirigeable de la préfectance, tout les attire comme des mouches sur un étron. Je surprends même des gobelins qui font une pyramide pour mieux voir. Sans parler des journalistes, de leur photographie à la noix et de leurs questions à deux francs. Vous savez qui a fait ça ? Vous avez une piste ? Ce sont les trolls tueurs ? Un coup de Landru ? Toujours les mêmes questions stupides histoire de vendre leurs feuilles de chou ou de faire écouter leurs émissions radiophoniques.

— Qu'est-ce qu'on a ? demandé-je en m'approchant des gars de la scientifique.

Un lutin se relève, remet ses lunettes rondes sur son nez et reprend son calepin du début. Je jette un œil au corps pendant qu'il me décrit.

— Semi-elfe, femelle, vraisemblablement entre 30 et 450 ans.

Ah ça, ça m'aide vachement. Y a pas à dire, on a fait des progrès. Je m'accroupis. Elle est défigurée, le visage déformé, du sang sur sa gorge, les yeux révulsés et vitreux, la langue gonflée qui sort de la bouche... on voit

ses amygdales par le trou dans le cou.

— Vu le sang, elle a été étouffée puis égorgée. Pas de traces de viol, mais l'examen gynécologique sera plus formel. Le décès remonte probablement à hier après-midi.

— Quelques heures après celui de Mme Crevol, alors, murmuré-je

Le lutin penche la tête sur le côté. Il pense que je vais lui expliquer mon enquête, mais je n'ai pas le cœur. En plus, les scientifiques...

— Quoi d'autre ? préféré-je demander.

— C'est un sans-abri qui l'a trouvée. Elle était dans une poubelle.

Je parie qu'il avait pas prévu de tomber sur ce genre de viande froide.

— Sinon, rien de plus, termine le lutin.

Je le gratifie d'un coup de tête puis me rapproche d'Eugénie, une fée sergent de ville.

— Salut, Eugénie.

— Salut, Gustave, lance-t-elle.

Je la remercie d'un regard. La seule fonctionnaire de police qui m'appelle autrement que Lachance. C'est précieux, vous savez pas combien. Même si cette fonctionnaire fait cinq centimètres de haut.

— Tu as des indices ?

— Non, aucun. Elle n'avait pas de réticule sur elle,

donc pas de papiers d'identité ou d'autres indications sur son état civil. Et vu sa tronche, on peut difficilement l'identifier comme ça.

Je grimace. Curieux, cette absence de sac. En général, les femmes ne sortent pas sans.

— Des idées ? insisté-je.

Eugénie me sourit, dévoilant ses courtes dents en pointe.

— Une petite... tu sais combien coûte ce qu'elle a sur le dos ?

Je reporte mon attention sur le cadavre, un corset ouvragé avec des gravures métalliques, une jupe longue brodée, un chemisier en dentelle...

— Je devrais le savoir ? Tu sais, la mode et moi...

Son regard critique glisse sur moi. Avec ma liquette jaunie, mon gilet fané et mon falzar démodé, je sais très bien que je ne suis pas très beau à voir. Sans parler de ma bedaine, de ma calvitie plus que naissante et de mon visage mal rasé.

— Oui, effectivement, se moque-t-elle [gentiment, je dois admettre]. Eh bien, si tu veux savoir, elle porte l'équivalent de deux semaines de gages.

J'écarquille les yeux. Pas mal. Enfin, bon, pour finir égorgée dans les Tuileries... je préfère encore ma vie.

— Et avec tout ça, pas de bijoux ? m'étonné-je.

— Elle a une légère décoloration au niveau de l'an-



nulaire et du poignet gauche. Donc une alliance probablement, et un bracelet ou une montre. Elle a les oreilles percées, elle aurait pu porter des boucles. Un collier aussi, possiblement.

— Un vol qui aurait mal tourné ? suggéré-je.

— Tu crois que tu aurais autant de chance ? raille-t-elle.

Je grimace. Normalement oui, mais là je crains que ma veine me fasse défaut. Je m'efforce de faire un lien avec Mme Crévol parce qu'on a retrouvé son coffret à quelques mètres d'ici, mais peut-être que je fais erreur. C'est peut-être tout bêtement un vol. Je m'accroupis de nouveau. Si elle n'a pas été violée, ce n'est pas une agression. Les bijoux, l'argent et ses papiers ont disparu. Mais peut-être pour brouiller les pistes. On l'a égorgée après, elle n'est pas morte ainsi... Mme Crévol avait été égorgée, purement et simplement.

J'allais me relever, prêt à refiler cette affaire à la section du brigandage, quand un éclat attire mon attention. Je prends ma pince à épiler dans la poche de mon veston et extirpe un curieux objet de dessous la victime. Je fronce les sourcils et constate qu'il s'agit d'une carte musicale, identique à celle qu'on insère dans les orgues de barbarie.

Sapristi, c'est lié !

— C'est quoi ? demande Eugénie en s'approchant et en voletant autour de la carte.

— Un truc qui m'assure que je vais passer une sale journée.

— Pourquoi ?

— On a trouvé la même carte sous le corps de Mme Crévol hier.

— Oh.

— Oh est un euphémisme. On a un tueur en série sur les bras.

— Adélaïde va détester quand tu vas lui annoncer, remarque Eugénie alors que je mets la carte dans un petit sac.

— C'est peu de le dire. Il va falloir que tu fasses une recherche pointue sur son identité. Ce tueur en série n'a l'air de se préoccuper que de la haute.

Eugénie acquiesce et je sais qu'elle fera un travail sérieux. C'est une très bonne enquêtrice, mais elle ne veut pas devenir détective. Pourtant...

— Terminez de récupérer les indices si vous en trouvez puis envoyez le cadavre au frigo pour l'autopsie. Que le légiste n'attende pas l'identité pour pratiquer, vaudra mieux demander pardon à la famille que la permission, ordonné-je aux agents sur place.

Ils opinent puis je m'écarte. Je rejoins le plus vite que je peux mon tripode et l'enfourche. J'allais démarrer quand on m'interpelle.

— Détective, une question, je vous prie.

Je ferme les yeux. Je connais cette voix. Elle n'augure rien de bon. Je me tourne vers le gobelin qui a dit ça. Un complet vert pomme, un grand sourire carnassier, un monocle et un calepin à la main, le journaliste Jules Jubrien. Ses parents étaient des marrants. Lui, par contre, ne l'est pas. Quand il flaire une affaire louche, il adore fouiller. Souvent, ce sont mes dossiers qui l'intéressent. Et on continue à m'appeler La Chance ?

— Je n'ai pas le temps de répondre à vos questions, Jules.

— Vous préférez que je vous accompagne au poste ?

Je le foudroie du regard. Il en serait capable, ce drôle. Je soupire puis attends. Il va forcément la cracher, sa pastille.

— Que pouvez-vous me dire ?

— Rien.

— Je reformule. Vous êtes un rigolo, j'avais oublié. Qui est la victime ? Des liens avec le décès de Mme Crévol, dans le Marais ? On envoie le même détective parce que c'est le même tueur ? Et le détective La Chance qui plus est... il s'agit donc d'une affaire épineuse.

— Nous n'avons pas encore identifié la victime. Quant aux relations éventuelles avec la mort regrettable de Mme Crévol, nous ne pouvons rien établir avec certitude.

Il fait la moue. Je le sens mal. Il sort un objet cylindrique de sa besace, semblable à une longue-vue, et le déplie. Je grimace. Un appareil photographique à distance.



— Vous savez, avec ça, je vois tout. C'est étonnant, les gadgets qu'on peut inventer pour faciliter le boulot des journalistes et prouver que les inspecteurs mentent comme ils respirent.

De sa poche, il extrait deux petites photos rondes où on me voit en train d'examiner la carte musicale.

— Allez-vous aussi nier que vous avez trouvé la même carte sous Mme Crévol ?

Je ne réponds pas. Il doit y avoir une photo quelconque. Ou bien une taupe à la préfectance puisqu'on n'a pas donné ce détail à la presse.

— Ne vous donnez pas cette peine, sourit-il, ironique. Alors, c'est le même tueur ? Les cartes ont-elles été examinées ? Quelle chanson y a-t-il dessus ? À moins que ce soit autre chose ?

— La présence de cette carte est troublante, certes, toutefois nous nous refusons à établir des liens trop rapidement. Je vous remercie de votre patience, mais je dois y aller.

Sans lui laisser la possibilité de me poser une autre question, j'appuie sur l'accélérateur et sors du jardin des Tuileries. Je prends la direction de la préfecture de police et essaie de respirer aussi calmement que possible. Ce n'est pas bon pour ma tension de m'énerver. Pourtant, je dois admettre que les gazetiers ont toujours eu le don de me faire sortir de mes gonds. Et alors Jubrien... il tient le pompon.

La Seine charrie un parfum d'égout. Je déteste Paris. Je ne pourrais habiter nulle part ailleurs, mais je hais ma ville. Aussi superbe en surface que pourrie à l'intérieur. Sans parler de ce qu'il se passe dans ses rues.

Je gare mon tripode dans le garage de la préfecture puis me rends à mon bureau. Je dois relire le rapport du gobelin d'hier et surtout vérifier que la scientifique a trouvé quelque chose sur la carte. Elle doit pouvoir se lire d'une manière ou d'une autre. Étienne semblait admettre qu'elle était codée particulièrement et qu'il lui faudrait comprendre comment elle fonctionne avant de savoir quel appareil pourrait la lire.

J'arrive à mon bureau, mais reste figé dans l'entrée.

Une femme est en train de musarder dans mes dossiers. Demi-elfe. Comme la victime. Mais plus jolie. Enfin, ce n'est pas difficile, elle est en vie.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? demandé-je.

Elle sursaute. Elle ne s'attendait pas à ce que je la surprenne ? Débutante. Elle remet ses lunettes sur son nez et me sourit, gênée. J'essaie de ne pas remarquer ses seins, qui ont l'air d'être coincés dans son corset, ni les formes généreuses et prometteuses sous sa culotte. Je me focalise plutôt sur l'arme qu'elle porte à la ceinture, un pétard qui me semble trop lourd pour elle.

— Détective Louise Blanchard, se présente-t-elle enfin en venant vers moi, la main tendue. Je suis votre nouvelle équipière.



Chapitre 3

— C'est quoi, cette histoire ? m'énervé-je en fermant la porte.

Elle referme la main, consciente que je ne vais pas la lui serrer. Manquerait plus que ça. Elle lisse sa culotte puis paraît rassembler son courage.

— La commissaire Marchal-Broquet m'a nommée pour vous assister.

Je plisse les yeux. C'est quoi, cette tisane ? Adélaïde ne m'a pas averti. Si elle l'avait fait, j'aurais pu lui dire ce que j'en pense.

— Pourquoi ?

Ma question semble la prendre au dépourvu.

— Euh... elle a juste dit que vous aviez besoin d'aide.

— Elle croit que je suis sénile ? C'est elle qui insiste pour que je reste trimer, comme si je n'avais pas envie de profiter de la retraite. J'ai un bas de laine qui n'attend que ça et une maison dans les Vosges pour canner tranquille sans empester les voisins. Mais non, madame la commissaire veut que je continue à marnier pour lui tenir compagnie. Et maintenant, elle me refile les mioches du coin...

— Je ne suis pas une mioche, se défend la demi-elfe.



Je la regarde en penchant la tête.

— Je presse votre nez et il en sortirait du lait, rétorquai-je. Vous êtes à peine échappée des jupons de votre mère, ne venez pas me la raconter.

— J'ai été première à la sortie de l'école des cadets, répliqua-t-elle.

Oh, je suis tombé sur une vantarde doublée d'une fâcheuse. Ses parents doivent être fiers.

— Vous auriez pu être la fille du président de la République, ça ne changerait rien. Vous êtes une gamine et je ne fais pas dans la garde d'enfants. Je suis détective à la criminelle.

— Au cas où vous n'auriez pas remarqué, moi aussi, fait-elle en exhibant sa carte.

Je fais la moue. Ils refilent des cartes à n'importe qui de nos jours.

Je ne réponds pas et sors de mon bureau, la laissant ruminer. Je constate qu'Adélaïde est dans le sien, ça tombe bien. Je monte les marches, ignore la fée secrétaire qui m'interdit de rentrer sous prétexte que la commissaire est en rendez-vous visiophonique et ouvre avec fracas la porte du bureau. Ma supérieure masque sa surprise et son exaspération face à mon intrusion, mais je la connais trop bien. Je vais passer un sale quart d'heure. Enfin, les dames d'abord.

— C'est quoi, cette couillonnade ?

Elle soupire et pivote vers la caméra argentique mi-

niature.

— Veuillez m'excuser, M. le député, je vous tiendrai informé des progrès de notre enquête aussi rapidement que possible. Je dois à présent gérer mon détective préféré. Excellente journée.

J'entends baragouiner puis elle fait tourner trois rouages, appuie sur un bouton rouge avant de plier la caméra en deux. Ses yeux gris me lancent des éclairs. J'évite de lui montrer qu'elle m'intimide. Elle adore ça. C'est son côté fée. Elle n'est qu'à moitié féerique, mais ça déteint vachement. Elle se lève avec lenteur, ajuste ses cheveux gris dans un chignon dévoilant sa nuque, lisse sa robe et son chemisier. Elle s'approche de moi.

— Cette couillonnade, comme tu dis, est la meilleure élève de l'école des cadets, elle a réussi les tests haut la main et a souhaité être intégrée dans le meilleur département de la police parisienne, le mien. J'ai décidé qu'elle allait être formée par le meilleur de mes détectives.

Je grogne.

— Le meilleur de tes détectives ? Ce n'est pas Henri ?

— Gustave..., gronde-t-elle.

— Non, Adélaïde. Tu n'arrêtes pas de dire que si je n'avais pas une chance de cocu, je serais un enquêteur médiocre, tu as raison. Alors, débarrasse-moi de cette jouvencelle, la chance, ça ne s'apprend pas.



— Non, refuse-t-elle.

Je la regarde, sidéré. Je n'ai plus d'équipier depuis vingt ans, ça me va très bien. J'ai trop mauvais caractère pour m'acoquiner avec qui que ce soit. Jusque là, Adélaïde ne m'avait pas échauffé pour ça. Et voilà qu'elle insiste pour que je prenne une gosse sous mon aile ?

— Non ? répété-je, ahuri.

— Non, confirme-t-elle. Je sais que tu es meilleur quand tu œuvres seul et de toute manière personne ne veut travailler avec toi. Mais je sens qu'elle et toi, ça peut être intéressant. Alors tu vas me faire le plaisir de laisser le fumier que tu es au placard et de prendre soin de cette jeune femme.

Je m'apprête à répliquer, mais sa mâchoire se crispe. J'ai atteint la limite de sa patience. Elle ne perd rien pour attendre.

Je fais demi-tour et descends les marches pour rejoindre mon bureau. La gamine est toujours là, en train de musarder de nouveau dans mes dossiers. Quelle casse-cul !

— Arrêtez ça, ordonné-je en rentrant. Ce sont mes affaires, ce ne sont pas les vôtres, déguerpissez.

Elle ne se démonte pas et me regarde sévèrement. Oh, jeune fille, il te manque quelques années pour intimider un vieux de la vieille comme moi. Cela dit, je dois admettre que son cran est admirable. Bien qu'agaçant.

— Nous sommes dans la même équipe à présent. Je dois savoir ce que vous savez.

Je pose mon galurin sur mon portemanteau et enlève mon veston, que j'installe sur le dossier de ma chaise. Je lui souris.

— Non, nous ne sommes pas dans la même équipe. La commissaire souhaite peut-être me coller une gosse, mais je n'en veux pas. Autrement, je me serais marié et j'aurais fait des tas de moutards. Heureusement, j'ai évité cet écueil. J'ai tout fait dans ma vie pour ne pas avoir à supporter les caprices féminins et leurs crises d'hystérie, ce n'est pas pour commencer maintenant et surtout pas au travail. Alors, déguerpissez de mon bureau et si vous voulez revenir, que ce soit avec un café et les nouvelles fraîches.

Je la vois ronger son frein, mais je suis implacable. Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces. Je m'installe dans mon fauteuil et essaie de voir si elle n'a pas trop foutu le bordel en fouillant. Manquerait plus que je doive me taper une heure de rangement. Je la perçois hésiter sur l'attitude à avoir puis tourner les talons. Alors qu'elle allait franchir le pas de la porte, je ne peux m'empêcher de rajouter :

— S'il vous vient à l'idée de vous plaindre à la commissaire, libre à vous. Mais cela n'aura qu'une conséquence : m'assurer que j'ai raison à votre sujet.

Elle n'ajoute rien et sort. Logiquement, je vais

être pénard. J'essaie de reprendre le dossier en cours, le meurtre dans le Marais et celui des Tuileries. Deux femmes, une humaine, une demi-elfe, apparemment de la haute société toutes les deux. Deux cartes musicales ont été retrouvées sur les lieux.

Je n'ai pas reçu le rapport d'Étienne à propos de la première. Il n'a pas dû trouver le bon moyen de l'écouter. Par acquit de conscience, je me saisis du minitélégraphe et lui envoie un message pour m'en assurer.

Si je me fie à mon intuition, le tueur a égorgé Mme Crévol, a chopé un bateau pour descendre la Seine, a débarqué aux Tuileries, où il a égaré le coffret de sa victime et a tué une autre femme, à qui il a pris d'autres trophées.

Pourquoi avoir laissé les bijoux de Mme Crévol et avoir emporté ceux de la demi-elfe ?

Un grincement attire mon attention et je me tourne vers la machine à pneumatique. Un tube arrive avec fracas. Je le sors, en extrais le papier enroulé à l'intérieur, tapé à la machine et tamponné du sceau d'Eugénie. Elle n'a pas trouvé l'identité de la victime, mais elle attend de voir si un mari va se présenter pour signaler la disparition de sa femme. Elle me demande si on doit faire passer la photo de la victime aux journaux pour qu'ils la diffusent.

Je grimace. Ça ne me plaît pas.

Je prends mon stylo, griffonne de patienter encore

et renvoie le pneumatique. Je soupire. Sans identité, ça va être coton pour comprendre. Le *modus operandi* est différent, toutefois la présence des cartes musicales sur les deux scènes de crime démontre que les meurtres sont liés. Les cartes musicales sont donc la clef de tout cela. Mais vous savez combien il y a de joueurs d'orgue de barbarie à Paris ? Rien que ceux déclarés, ça doit friser la dizaine de milliers. Peut-être plus. C'est déjà moins que les millions d'habitants, vous me direz. C'est trop quand même.

Cette enquête pue, c'est moi qui vous le dis.

Et comme si j'avais pas assez d'emmerdements, voilà qu'Adélaïde déboule. L'autre casse-bonbons n'a pas pu résister à se plaindre ?

— Ton rapport sur le meurtre des Tuileries ?

Je masque ma surprise.

— Une demi-elfe assassinée. Pas tout à fait le même mode opératoire que dans le Marais, mais on a retrouvé la même carte musicale. Enfin, le même style. Étienne devra me dire si c'est la même chose ou si c'est encore autre chose.

— Est-ce que les deux cartes se ressemblaient ? demande-t-elle en croisant ses bras sur sa poitrine, l'air soucieux.

— À première vue, ouais. Elles doivent sortir du même atelier en tout cas, j'en mettrais ma main à couper.



— Donc, on a un tueur en série sur les bras, conclut-elle, visiblement mécontente.

Je ne réponds rien. Elle a raison, elle le sait parfaitement. Elle grogne.

— La Chance, t'as intérêt à trouver le responsable.

— La Chance ? répété-je, amusé. Je ne suis plus Gustave ?

Elle me foudroie du regard.

— Tu es Gustave quand tu me mets hors de moi, rappelle-t-elle.

Je souris intérieurement.

— Dis-moi que tu as une piste, continue-t-elle.

— Pour l'instant, aucune. Je ne connais même pas l'identité de la seconde victime. C'est apparemment, selon Eugénie et elle ne se trompe jamais, une fille de la haute comme Mme Crévol.

— Tu as demandé un recoupement avec le service des personnes disparues ?

— Eugénie s'en occupe.

— Si ce tueur ne s'en prend qu'aux femmes fortunées, nous risquons de nous retrouver un scandale sur le dos.

— Prions pour que ce soit un communiste, on pourra mettre ça sur le compte d'un attentat politique, raillé-je.

— Le fait qu'il s'en soit pris à une humaine et à une

demi-elfe me rassure déjà puisque ça permet d'éliminer des meurtres racistes. Tu n'aurais pas aimé enquêter sur un problème racial.

Je grimace. C'est un nid à emmerdes, les meurtres racistes. Jamais compris pourquoi des gens se font suer juste parce que le type d'en face a des oreilles pointues ou pas le même nombre de doigts à la main. Qu'est-ce que ça peut leur foutre ?

— Je sais pas si investiguer sur un gars qui bute des riches est mieux, marmonné-je.

Adélaïde sourit puis hoche la tête pour prendre congé. Je commence à croire en ma chance, finalement la gosse n'a pas parlé.

— Au fait, lâche-t-elle et je retiens un juron, pourquoi Louise n'est pas ici ?

Je hausse les épaules.

— J'sais pas. Doit faire le café, réponds-je.

Elle plisse les yeux.

— Gustave... qu'est-ce que je t'ai dit ?

— De laisser le fumier au placard. C'est ce que j'ai fait. Je t'assure, j'ai été très poli quand je lui ai demandé de dégager de mon bureau. Et je lui ai pas interdit de revenir, juste de ne pas oublier le café.

— Tu vas la chercher et tu la mets au courant, tout de suite ! ordonne la commissaire avant de sortir.

Sacrebleu ! Cette histoire va m'emmouscailler. Il

faut que je fume. Je me retiens d'en griller une dans le bureau. La cheffe déteste ça et la dernière fois j'ai failli foutre le feu. De toute manière, une promenade va me faire du bien. Je suis à deux doigts d'exploser, de tout envoyer balader et de déguerpir dans mes Vosges natales.

J'emprunte donc le couloir des gémissements — parce qu'il longe les cellules où les prisonniers n'arrêtent pas de geindre — afin de sortir sur le quai de la Seine. Le soleil est à présent bien levé. Je ne peux plus ignorer les bateaux vapeur et autres véhicules fluviaux qui produisent un trafic considérable. J'entends les rugissements des sauriens et lacertiens montés, les insultes des conducteurs et des cavaliers, la rumeur d'une ville bourdonnante comme Paris.

Je fais quelques pas, savourant la fumée qui pénètre dans mes poumons et en ressort. À ma dernière radiographie, ils étaient bien encrassés. Le lutin médecin a dit que je devrais arrêter de fumer et m'a prescrit une fiole chaque fois que j'avais envie d'en griller une. J'ai essayé pour voir, mais j'ai pas été capable de bander de la journée. Même pas l'érection du matin.

Alors, j'ai arrêté la potion. Je préfère encore crever avec ma capacité érectile que vivre sans.

J'expulse de nouveau la fumée, avant qu'une affiche un peu fanée attire mon attention. Je plisse les yeux et m'approche du panneau. C'est une de ces pancartes où on peut mettre ce que l'on veut, petites annonces, pho-

tos, avis de recherche...

Mais là, entre la gamine qui a perdu son korrigan préféré, le meneur de revues qui met la photo du dernier spectacle de ses effeuilleuses pour faire la promotion de son établissement et le restaurateur qui recrute un serveur à six bras, éventuellement cinq, je tombe sur la photo d'une demi-elfe familière.

Elle a moins de sang sur elle, mais c'est bel et bien la victime des Tuileries. Je décroche le papier et commence à lire ce qui est écrit. Une annonce de mariage. Elle pose à côté d'un humain habillé plutôt sobrement et sourit en saluant le photographe. Il est marqué : — Mlle Guichard-Bertail Marthe épouse M. Matuon Alphonse à l'église Sainte-Geneviève.

J'écrase ma cigarette. J'ai l'identité de la seconde victime.